

In another challenge to the views of Rediker and others on the exceptional and harsh nature of early modern maritime labour law, Vickers concludes his study with an analysis of its origins and the notion of master-servant relationships at sea. Before the 1830s these were generally no more authoritarian than similar labour codes and relationships ashore and “rooted less in ownership than in the traditional notion of mastery” (p. 215). This implies that shipmasters possessed authority not based on ownership of capital, but on their own craft skills and seniority, in line with a traditional authoritarian patriarchal system used for centuries. The main difference, compared with master-servant relationships ashore, was that shipmasters had quasi-judicial magisterial powers as well, due to the need to maintain cooperation and order aboard ship in a potentially deadly environment, far from regular courts of justice.

While agreeing with Rediker and others that shipboard discipline could be brutal, Vickers notes the methodological problems involved with proving the degree of brutality. Early modern court records indicating harsh discipline represent either the tip of the iceberg or exceptions to the rule of many normal, unrecorded, and uneventful voyages. By examining multiple sources “from the side” to establish what was seen as customary discipline and what was seen as extraordinary, Vickers contends that, in general, harsh discipline was rarer than has commonly been portrayed. Its main cause was the growing scale of maritime enterprise, with long voyages to distant countries on large ships being far more prone to brutality than short trips on smaller vessels in closer waters.

In all, this is a masterfully written and eminently readable social history that explains the transformation of American identity from one that was primarily seafaring and outward in outlook to one that became continental and focused inward. As this occurred, the maritime world of early America gradually became peripheral and was literally “mapped out” of American consciousness and culture (p. 248). Although some may disagree to some extent with some of the conclusions, and the naval historian might desire more emphasis on the relationship and interactions between the Royal and young American navies and American maritime society, the research effort, methodology, evidence, and presentation are convincing and impressive. They are also backed up with detailed appendices containing some 20 pages of source commentary, graphs, charts, and statistical analyses. An engaging and comprehensive overview of the early modern maritime experience useful to specialists, yet accessible to the general reader, this work is essential for anyone studying or interested in the Atlantic world of that era.

Martin Hubley
University of Ottawa

WALTER, François — *Les figures paysagères de la nation. Territoire et paysage en Europe (16^e–20^e siècle)*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 2004, 524 p.

Notre époque discourt beaucoup sur le paysage. Cette profusion, avancement certains, témoignerait de la force d'une demande sociale de plus en plus vive exigeant que la

plénitude des lieux et des territoires soit préservée ou, si nécessaire, restaurée. Cette demande paysagère ne serait pas non plus sans relation avec un souci contemporain de réinventer notre façon d'être dans le monde. Comme si la société dite *postmoderne* – la masse d'individus qui la compose – s'attachait de plus en plus à la contemplation des territoires et des lieux au moment même qu'une certaine image de ceux-ci semble s'effacer. Un flot croissant d'exigences frappe ainsi la conscience morale : partout, des paysages menacés seraient donc à protéger; d'autres, déjà atteints, seraient à recréer; d'autres encore, ignorés ou délaissés, mériteraient d'être découverts. Il y a là matière à justifier un vaste programme politique que l'aménagement du territoire, au premier chef, aurait désormais mission de mettre en œuvre.

L'enjeu moral et politique que constitue aujourd'hui le paysage n'échappe pas aux sciences sociales. Celles-ci – la géographie notamment – tentent de comprendre les paysages en s'interrogeant sur les relations complexes que les sociétés humaines nouent avec cette entité qui les entoure et que l'on nomme *nature, milieu, environnement, lieu, territoire* ou bien autrement encore. Il en est résulté une doctrine qui, malgré ses contours assez flous, ne manque pas d'armature théorique. On peut néanmoins regretter que l'ensemble ait si peu d'assise historique. Certes, il existe de nombreuses et d'excellentes histoires du paysage relatant comment, ici ou là, les communautés humaines ont, au fil des siècles, modelé et remodelé les contrées qu'elles occupent. Mais le paysage s'y trouve le plus souvent réduit, si l'on peut dire, à sa seule dimension physique. Or le paysage, comme les sciences sociales nous l'ont appris, n'est pas simplement un état plus ou moins humanisé de la nature (pour utiliser un seul des nombreux mots désignant ce qui, autour de nous, n'est pas un être humain); il est aussi et peut-être plus encore le *regard* que les humains portent sur cette nature. Il est vrai que l'histoire de l'art n'est pas sans ressources pour retracer l'évolution de ce *regard paysager*. Et, d'ailleurs, les recherches contemporaines sur le paysage ne se privent pas d'y recourir. Il reste qu'en dehors de ce champ, trop peu avait été fait pour explorer la généalogie intellectuelle et idéologique de la question du paysage. Or cette lacune est désormais beaucoup moins grande depuis la publication du dernier livre du prolifique historien suisse, François Walter, *Les figures paysagères de la nation*. Car il faut bien l'avouer, devant un tel défi, Walter ne s'est pas contenté de demi-mesures, de même qu'il n'a pas ménagé ses efforts. Cela nous vaut un ouvrage remarquable où rigueur, perspicacité et érudition répondent toujours à l'appel. Le lecteur en sort instruit d'une pensée riche et nuancée qui jette un éclairage fort utile sur la problématique paysagère.

Walter, à n'en pas douter, connaît et comprend ce que l'on dit du paysage dans les sciences sociales. Mieux encore, il a su prendre part efficacement au débat. Cette efficacité tient, selon nous, à deux éléments. D'une part, Walter a saisi qu'il ne suffit pas de savoir de quoi se compose le paysage ou comment on le définit. La question principale réside davantage dans l'usage que l'on en fait, à des fins politiques tout particulièrement. Cela permet de saisir que la question paysagère se loge au cœur même de ce qui sert à forger, de l'intérieur et de l'extérieur, l'identité des groupes et la spécificité des régions. D'autre part, Walter sait que pour atteindre les sources du paysage, il faut remonter bien au-delà du mot lui-même, dont l'apparition, au XVI^e siècle, est plutôt tardive. C'est pourquoi il nous offre, dans une précieuse

première partie, une judicieuse histoire de ce que l'on appelle parfois le *déterminisme géographique*. Il démontre comment, depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours, il est difficile de résister à l'envie de croire que les communautés humaines ont des caractères différents parce qu'elles occupent une place différentes à la surface de la Terre. Si on peut se gausser de ces théories qui souvent confinent à la caricature – théories des climats, des humeurs et bien d'autre encore –, il importe de remarquer, insiste Walter, que toutes ressassent la même obsession : expliquer les différences entre les communautés humaines en glissant, pour reprendre son expression, « du moral au spatial ». Or l'invention du paysage s'inscrit dans ce mouvement tout en complexifiant l'opération. Car si le paysage témoigne bien de l'association d'une communauté humaine et d'une portion de la surface terrestre, ce n'est pas parce que la seconde imprime sa marque sur la première, mais parce que les deux, mutuellement nécessaires l'une à l'autre, ont su unir leur destin. C'est ainsi que le paysage, avance Walter, devient, surtout au XIX^e siècle, une figure de la nation. À la fois représentation d'une *nature* et d'un *peuple*, le paysage ne confond pas bêtement les attributs de l'une et de l'autre, mais célèbre la grandeur du génie qui a su les marier. En rendant en quelque sorte l'esprit d'une nation visible à travers la nature, le paysage n'a pas manqué, montre Walter, d'être instrumentalisé à des fins patriotiques, autant dans l'Allemagne nazie qu'ailleurs en Europe, notamment en Suisse, pays que l'auteur connaît singulièrement bien. On comprend dès lors que le paysage est résolument moderne. D'une part, tout en cultivant encore l'idée d'une solidarité du « moral et du spatial », le paysage – le concept en soi plus que la chose – ouvre plus largement le champ de la raison pour expliquer ce qu'est une communauté humaine, quitte à concevoir, il est vrai, que le *peuple* soit la plus haute expression de cette dernière. D'autre part, le paysage offre aux nations des emblèmes utiles lorsque vient le temps de canaliser et de raviver le désir des individus de former un tout. Toutefois, se demande Walter, le paysage résistera-t-il à notre ère dite *postmoderne*, qui semble tant se plaire à le décoder, à le déconstruire? Si l'auteur pose la question, il ne s'aventure pas de ce côté, arrêtant prudemment son enquête au milieu du XX^e siècle. On ne doute, néanmoins, que le paysage, même en se dégageant de l'emprise de la nation, ne cessera pas de sitôt d'inspirer les êtres humains, qui semblent toujours espérer se reconnaître et se découvrir à travers ce que le monde leur donne à voir.

Guy Mercier
Université Laval

WILSON, Bronwen — *The World in Venice: Print, the City and Early Modern Identity*. Toronto: University of Toronto Press, 2005. Pp. 406.

For years considered a demotic art, prints were relegated to illuminating the popular side of life in contrast to the fine arts of painting and sculpture. Going well beyond this limitation, *The World in Venice* manages to give not only a rich discussion of late-sixteenth-century visual culture in Venice, but nothing less than an idea of how